Annales historiques de la Révolution française

351 | janvier-mars 2008
Varia

# Jean-Claude Lorblanchès, *Les soldats de Napoléon en Espagne et au Portugal (1807-1814)*

Paris, L'Harmattan, 540 p., 2007, ISBN 978-2-296-02477-9, 38 €.

Annie Crépin

OpenEdition Journals

**Édition électronique**
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/11431
DOI : 10.4000/ahrf.11431
ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**
Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 mars 2008
Pagination : 235-237
ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**
Annie Crépin, « Jean-Claude Lorblanchès, *Les soldats de Napoléon en Espagne et au Portugal (1807-1814)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 351 | janvier-mars 2008, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 05 août 2021. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/11431 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.11431

Tous droits réservés

Jean-Claude LORBLANCHÈS, **Les soldats de Napoléon en Espagne et au Portugal (1807-1814)**, Paris, L'Harmattan, 540 p., 2007, ISBN 978-2-296-02477-9, 38 €.

C'est un solide ouvrage d'histoire militaire au sens classique du terme que Jean-Claude Lorbranchès offre au lecteur dans plus de cinq cents pages divisées en dix-neuf chapitres qui suivent un ordre chronologique. Il était difficile qu'il en fût autrement, mais il aurait été souhaitable pourtant qu'ils soient regroupés en grandes parties correspondant chacune à une inflexion de la guerre. Il est vrai que l'auteur tient la gageure de traiter simultanément les opérations menées en Espagne et au Portugal par les soldats impériaux ; j'aurais préféré ce terme à celui d'Impériaux systématiquement utilisé par Jean-Claude Lorbranchès mais qui me semble renvoyer à une autre réalité historique ou alors aurait-il fallu le mettre entre guillemets.

Le propos est ample mais n'empêche pas la minutie, le détail de la guerre classique et des combats auxquels se livrent les armées régulières – mieux traité que celui de la guérilla – est toujours replacé dans l'ensemble des opérations, le cadre géostratégique est bien campé et l'ouvrage est ponctué à intervalles réguliers de croquis récapitulatifs bien qu'il eût été aussi utile au lecteur de disposer de cartes originales. De même, bien que l'auteur ne prétende pas faire un ouvrage universitaire, aurait-on aimé que les citations – nombreuses – soient accompagnées de leurs références placées en notes d'autant que c'est sur des témoignages et des mémoires et non sur les archives des opérations que Jean-Claude Lorbranchès fonde son livre. Il prend soin d'ailleurs de prendre ses distances et de mettre en question la fiabilité des récits des témoins oculaires. Pourtant, la xénophobie des populations maintes et maintes fois évoquée au fil des pages pour caractériser le mouvement national espagnol, au point que l'auteur en fait même le titre d'une sous-partie, aurait mérité que son contenu soit davantage analysé. Il tombe parfois dans les clichés et les lieux communs pour décrire les mentalités et le caractère des Espagnols et des Portugais (par exemple p. 47 et p. 153).

L'impréparation des combattants aux conditions d'une guerre nouvelle est bien vue. Mais cette guerre est-elle à ce point nouvelle ? L'expérience de la Vendée n'était pas si lointaine et quasi contemporaine quoique occultée l'expérience de la Calabre. D'ailleurs, p. 158, l'auteur, se contredisant quelque peu, dit qu'aucune leçon n'a été tirée de la guerre de Vendée !

Il y a des remarques bienvenues qui comptent même parmi les meilleurs passages du livre sur la tactique et la stratégie utilisées au cours des confrontations avec l'armée régulière espagnole et avec les Anglais dont la présence et le rôle sont à juste titre jugés déterminants par Jean-Claude Lorbranchès. Le fait que les soldats français durent mener deux guerres est la cause majeure de la défaite parce qu'ils n'eurent jamais les effectifs suffisants pour simultanément se disperser afin de lancer des opérations « diluées » contre les partisans et se regrouper afin d'affronter « à la régulière » les forces conventionnelles britanniques. Les autres causes sont la quasi absence de l'empereur d'un théâtre des opérations considéré par lui comme secondaire, alors que Wellesley, futur duc de Wellington, dont l'auteur brosse le portrait nuancé d'un chef militaire qui a l'intelligence de tirer parti des erreurs des autres plus qu'il ne compte sur ses capacités propres, sut très bien convaincre son gouvernement de l'importance du front lusitano-ibérique, l'hétérogénéité des troupes de Napoléon employées en Espagne, la discorde des chefs et

leur mésentente avec le roi Joseph auquel Jean-Claude Lorbranchès consacre un portrait également nuancé. Encore aurait-il dû relativiser son affirmation suivant laquelle les campagnes d'Espagne et du Portugal auraient été un révélateur des ambitions des maréchaux et généraux napoléoniens, de leur soif de richesses, de leur désir de jouer « les proconsuls », voire de se tailler des principautés dans les grandes régions d'Espagne ou du Portugal. Il aurait fallu comparer ce comportement, entre autres le pillage méthodique auquel ils se livrèrent, avec celui des généraux du Directoire, et notamment avec celui du premier d'entre eux ! L'auteur affirme (p. 350) qu'ils n'ont pas appris à administrer. Est-ce si sûr pour ceux qui ont exercé de grands commandements sous le Directoire ?

Les structures des armées régulières et celles des bandes de guérilleros sont bien étudiées ainsi que les rapports complexes qu'entretiennent entre elles ces diverses forces, ceux qui s'établissent entre Espagnols et Anglais, bien qu'alliés, n'étant pas toujours empreints de confiance et l'estime des premiers étant parfois réservée à leurs adversaires. De même est bien exposée l'importance de la guerre de renseignement dans laquelle les Anglais se montrent infiniment supérieurs aux Français.

On regrette d'autant plus que l'auteur ne s'éloigne pas de l'histoire classique des campagnes, certes fort bien menée. Le récit des batailles donne lieu à des morceaux de bravoure, on citera par exemple celles de Bailen, Gamonal, Porto, Les Arapiles, Vitoria, puis les combats de retraite dans le Pays basque français à la fin de 1813 et en 1814, retraite qui, lorsqu'elle est menée par Soult, se révèle magistrale mais inutile comme le montre en avril la bataille de Toulouse dont Jean-Claude Lorbranchès pense qu'elle a été gagnée par les Français.

Mais l'ouvrage ne s'intitule pas *Les campagnes d'Espagne et du Portugal* mais *Les soldats de Napoléon en Espagne et au Portugal*. Il est dommage que l'auteur ne soit pas allé jusqu'au bout des intuitions qu'il esquissait au début de son étude et qu'il n'ait pas développé les perspectives d'une histoire culturelle qu'il laisse entrevoir en parlant de la barbarie d'une guerre totale dont à juste titre il évoque encore en conclusion le « modernisme » étonnant. Et ce, d'autant plus qu'il cite abondamment les mémoires des combattants sans toujours exercer à leur égard la mise à distance critique qu'il jugeait pourtant nécessaire au commencement de son ouvrage. Par exemple (p. 407), si la mise à sac de Badajoz ne fait pas honneur aux Anglais, faut-il suivre les témoins oculaires disant qu'elle fut sans égale dans l'histoire des peuples civilisés ?

Il manque à Jean-Claude Lorbranchès de s'être confronté avec un certain nombre de jeunes historien/ne/s, par exemple avec L. Montroussier qui a travaillé comme lui sur les mémoires des officiers britanniques ou français ou avec N. Cadet dont les travaux portent sur la Calabre. D'une façon générale, la bibliographie est présentée de manière décevante, sans que soient distinguées les sources des ouvrages proprement dits, sans thématique mais par ordre chronologique, ce qui est discutable et la fait apparaître quelque peu vieillie. Elle est même très lacunaire, les ouvrages de J.-P. Bertaud, J.-O. Boudon, Th. Lentz ne sont pas cités pour l'histoire de l'Empire ni ceux de R. Hocquellet, J.-Ph. Luis, Ch. Esdaille pour l'histoire de l'Espagne si le nom de J.R. Aymes apparaît. Enfin, il aurait été opportun de citer l'ouvrage d'A. Forrest *Napoleon's men*. Le lecteur devra donc se reporter à ces auteurs parallèlement à la lecture d'un ouvrage qui demeure un récit complet et

précis des campagnes au sein desquelles se développa un germe de mort pour la construction napoléonienne.

Annic CRÉPIN

Alain YACOU (dir.), **Saint-Domingue espagnol et la révolution nègre d'Haïti (1790-1822)**, Paris, Éditions Karthala, 2007, 683 p., ISBN 978-2-84586-852-6, 32 €.

Ce volumineux ouvrage, dirigé par Alain Yacou, réunit de nombreux auteurs de l'Université des Antilles et de la Guyane, de métropole, de République dominicaine et d'Espagne. Il cherche à mettre en rapport la révolte des esclaves dans le Saint-Domingue français, la plus prospère des colonies sucrières de l'Europe, et la situation de la partie espagnole, sous-peuplée et vouée à l'élevage extensif, dont le gouverneur cherche à tirer parti des troubles qui affectent sa voisine pour entreprendre au profit de l'Espagne la réunification de l'île. Le traité de Bâle pourtant, en 1795, unifie formellement Saint-Domingue au bénéfice des Français. La révolution nègre d'Haïti, redoutée par la majorité des grands propriétaires dominicains, attire par contre les esclaves et une bonne partie des très nombreux mulâtres, alors que la France se maintient difficilement à Santo-Domingo après l'indépendance haïtienne, de 1804 à 1808. À l'heure où l'Espagne se soulève contre Napoléon, le général Ferrand, battu par les troupes hispano-dominicaines, se suicide sur le champ de bataille. Quand la révolte gronde dans les colonies hispano-américaines, c'est dans la partie orientale de Saint-Domingue l'invasion haïtienne de 1822 qui met fin à la domination espagnole.

Le livre revient sur les grandes étapes de la révolution du Saint-Domingue français, de l'insurrection de Bois-Caïman au gouvernement de Toussaint Louverture et au fiasco napoléonien de 1802-1803, de l'empire de Dessalines (1804-1806) à la partition d'Haïti : la république de Pétion s'installe au sud, et le royaume de Christophe au nord. Boyer succède à Pétion en 1818, et réunifie Haïti après la mort de Christophe en 1820.

L'originalité de l'ouvrage tient peut-être plus au rôle de l'Espagne et de la partie espagnole dans le processus des événements. Quand éclatent les premiers troubles puis le soulèvement des esclaves dans la partie française, l'Espagne est officiellement neutre, mais le gouverneur de la partie espagnole mène une stratégie cauteleuse, selon le mot d'Alain Yacou, visant à la réunification de l'île sous son égide. Stratégie ruinée quand Toussaint Louverture, au service des intérêts espagnols dans un premier temps, change de camp au début de 1794 pour rejoindre les représentants de la Convention Sonthonax et Polverel qui proclament la liberté générale.

Le traité de Bâle cède la partie espagnole de Saint-Domingue à la France. Il n'est réellement mis en application que par Toussaint Louverture, en 1801, qui abolit l'esclavage et permet l'accès aux charges publiques et à l'armée aux mulâtres. Mais l'époque louverturienne dure peu et, à partir de 1804, le général Ferrand, installé à Santo-Domingo avec les débris du corps expéditionnaire français, rétablit l'esclavage, rêve de faire de la partie orientale une base pour la reconquête de la ci-devant partie française, et s'emploie à redresser l'économie, en partie sur la base du système de plantation.